

Victor Hugo et la langue

Actes du colloque de Cerisy, 2-12 août 2002

Textes réunis par Florence Naugrette
et présentés par Guy Rosa

Ouvrage publié en 2005 aux éditions Bréal avec le concours du Centre national du livre et de l'Université Paris7, reproduit avec la gracieuse autorisation de l'éditeur et l'accord du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle

© Editions Bréal 2005 et Université Paris-Diderot-Paris 7

Histoire de la langue

Claude MILLET

Les idiomes sont en état de décomposition incessante et de formation perpétuelle. Cela a quelques inconvénients auxquels personne ne peut mais. On n'est sûr de rien avec ce changement continu du verbe international et cette mobilité de la parole humaine. La fantaisie des langues de l'avenir peut finir par faire de ton nom propre, à toi qui m'écoutes, un mot mal propre, et le mage Smerdis eût été bien étonné il y a quelque trois mille ans si on lui eût dit qu'un jour il serait tenté de se réfugier dans son autre nom Tanioxarcès.

Victor Hugo ¹

« Boileau partage avec notre Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française [...] ». Le propos n'est ni de Victor Cousin, ni de Désiré Nisard, mais de Victor Hugo. Du très jeune il est vrai, celui de la préface de 1824 aux *Nouvelles Odes*². Trois ans plus tard, la *Préface de Cromwell* corrige la position : « Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes, la langue française n'est point *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui³. » Les langues sont en devenir,

1. *Océan – Faits et croyances* – Critique, ms. 13 424, f° 133, 149/232, 1858-1860, édition R. Journet, *Œuvres complètes*, dir. J. Seebacher et G. Rosa, Laffont, « Bouquins », 1985 et 2002, vol. « Océan », p. 167. Cette édition des *Œuvres complètes* sera dorénavant « Bouquins ».

2. Préface de 1824, note de l'édition originale des *Nouvelles Odes*, « Bouquins », vol. « Poésie I », p. 61. Hugo souligne.

3. Hugo souligne. *Préface de Cromwell*, édition A. Ubersfeld, « Bouquins », vol. « Critique », p. 30.

Hugo ne reviendra jamais sur cette conviction, qu'il placera tout au contraire au centre de sa réflexion et de son projet poétiques. Devenir essentiellement lexical, la paix étant déclarée à la syntaxe⁴, au « sens grammatical de la langue »⁵. L'Histoire des langues est dans leurs mots, qui changent et doivent changer. Il peut certes y avoir des différences de vitesse entre les langues dans leurs évolutions (celle de l'argot suit le rythme effréné de la fuite des hommes qui le parlent⁶, celle du patois anglo-normand est ralentie par l'insularité⁷) ; toutes se transforment, si l'on met à part certains idiomes spéciaux, hors l'Histoire, comme la langue de la vénerie, qui, note Hugo, n'a pas changé depuis le seizième siècle⁸ ; toutes changent avec le temps qu'elles expriment : « Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées⁹. »

Ce processus toujours inachevé de la formation des langues relève prioritairement du travail des écrivains. Leur tâche est de forger leur style, qui imposera sa marque à la langue de leur temps. La langue est essentiellement une création individuelle, et littéraire – la révolution linguistique, en laquelle consiste avant tout dans « Réponse à un acte d'accusation »¹⁰ la révolution romantique, est l'œuvre du poète, non du peuple, et le style, par quoi se forge la langue en sa forme nouvelle, « le style a une chaîne, l'idiosyncrasie »¹¹. L'argot, dans *Les Misérables*, est certes une création collective, mais aussi « littéraire »,

4. « Réponse à un acte d'accusation », *Les Contemplations*, I, 7, « Bouquins », vol. « Poésie II », p. 266.

5. « But de cette publication », texte liminaire de *Littérature et philosophie mêlées*, p. 55. L'ensemble du développement sur l'histoire de la langue française se situe p. 52-55, édition A.R.W. James, « Bouquins », vol. « Critique ».

6. « L'argot étant l'idiome de la corruption, se corrompt vite. En outre, comme il cherche à se dérober, sitôt qu'il se sent compris, il se transforme. [...] Tous les mots de cette langue sont perpétuellement en fuite comme les hommes qui les prononcent. » (*Les Misérables*, IV, 7, 2, « Bouquins », vol. « Roman II », p. 783)

7. « [Ce patois] éclaire de sa lueur obscure, mais profonde, les origines de la langue française. » (*L'Archipel de la Manche*, [XVI], « Bouquins », vol. « Roman III », p. 28)

8. « La langue de la vénerie n'a pas changé. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était au seizième siècle. On crie encore pour lancer les chiens : *Voileci allais ! Voileci fuyant !* » (*Choses vues – Journal de ce que j'apprends chaque jour*, septembre 1846, édition J.-Cl. Nabet, C. Raineri, G. Rosa, C. Trévisan, « Bouquins », vol. « Histoire », p. 604). On retrouvera le même idiotisme dans le développement sur les langues spéciales au début du livre de « L'argot » des *Misérables*.

9. *Préface de Cromwell*, éd. citée, p. 30.

10. *Les Contemplations*, I, 7.

11. [« Les traducteurs »], dans *Proses philosophiques de 1860-1865*, édition Y. Gohin, « Bouquins », vol. « Critique », p. 632.

et animée par un poète, Villon. L'enrichissement des langues, dit Hugo dans [« Les Traducteurs »] est l'œuvre du génie – « les grands écrivains sont les enrichisseurs des langues »¹².

Elle est aussi l'œuvre de ces écrivains plus humbles que sont les traducteurs, parce que « dans toute traduction il y a de l'amalgame », et que « les transformations de langues ont besoin d'une mixture préalable »¹³ : les langues demandent pour vivre et se rénover de se mêler. La pensée linguistique hugolienne rejoint sa pensée poético-politique : pas de vie sans mise en contact, communication, hybridation, « mixture ». Mixture de la langue aux langues spéciales que tout à la fois elle contient et exclut, mixture des langues vivantes et des langues mortes, mixture internationale des idiomes. L'hybridation a fait la vie des langues – ce dont témoignent partout dans l'œuvre les étymologies. Et elle continue, à travers la pratique hugolienne de l'hybridation de la langue française par ses « langues spéciales » (argot, patois, jargons), et par les langues européennes : tout le roman de *L'Homme qui rit* s'émaille de vocables anglais, comme auparavant toutes *Les Orientales* étaient envahies de termes orientaux, et cela non seulement par son souci de « couleur locale », mais du fait que Hugo entend prolonger la longue Histoire de « mixture » qu'est l'Histoire des langues. Dans cette perspective, les langues n'ont pas à être rendues à leur pureté première : elles sont toujours mêlées, fécondées les unes par les autres, mises en mouvement par leurs rencontres. La révolution opérée par les « terroristes » que sont le « démagogue horrible et débordé » de « Réponse à un acte d'accusation » et ses compagnons romantiques est une libération, mais aussi et d'abord un mélange, – « tempête au fond de l'encrier »¹⁴. Mêler – le mot est employé deux fois dans le poème –, troubler, bondir « hors du cercle », effacer les frontières, décroquer les mots parqués en castes, pour mettre « tout en branle »¹⁵. Car « les croisements ne sont pas moins nécessaires pour la pensée que pour le sang »¹⁶. Les langues sont par nature ouvertes, ouvertes à une altérité tout autant interne qu'externe, et du fait de cette ouverture, en mouvement.

L'esprit humain poursuit son chemin dans le mouvement des langues, la succession des idiomes, sans solution de continuité. « Un

12. *Ibid.*, p. 632.

13. *Ibid.*, p. 634.

14. *Les Contemplations*, I, 7, éd. citée, p. 265.

15. *Ibid.*, p. 267.

16. [« Les Traducteurs »], éd. citée, p. 631.

idiome ne se défait qu'en en faisant un autre, quelquefois plusieurs autres. Une gestation se mêle à son agonie. Pour de certains insectes, la mort est une ponte. Il en est de même pour les langues¹⁷.» Le modèle organique permet de penser la langue à la fois dans sa synchronie et sa diachronie, et d'intégrer dans le continuum de cette diachronie la discontinuité : la mort travaille au devenir, au processus infixe de décomposition et de recomposition qu'est la vie. Quand une langue agonise, explique Hugo dans [« Les traducteurs »]¹⁸, alors se greffe sur son corps malade, sénile, épuisé, un « demi-idiome, peu organisé, embryonnaire », un idiome « parasite », qui se nourrit de lui, l'exténue pour vivre. « Ainsi le roman épuise le latin ». L'idiome embryonnaire, « l'idiome parasite » ne peut cependant trouver en lui-même l'énergie de son développement : « C'est ainsi qu'à l'heure où le latin expire, le roman se décompose, et alors la place est faite à de nouvelles langues complètes et viables, filles de la grande aïeule morte, et l'on voit poindre sur le même sol l'italien, et au sud l'espagnol, et au nord le français. La pensée humaine, pourvue de nouveaux organes, peut maintenant reprendre la parole. » L'idiome du Moyen Âge, le roman, est un « avorton » : en lui la « pensée humaine » fait silence ; mais cet avorton est un embryon : en son silence, la pensée humaine se prépare à reprendre la parole. Comédie de la mort : du grotesque, du « monstre », du « petit, informe, difforme », oeuvrant à la prochaine renaissance, au triomphe en attente des nouvelles langues de l'esprit humain – « remarquable phénomène métaphysique qui veut être étudié », commente Hugo.

L'aspect proprement historique du phénomène est tout aussi remarquable : l'Histoire des langues fait du Moyen Âge un temps strictement négatif, le temps du travail du négatif, un entre-langues, sans idiome pleinement constitué. Excroissance parasitaire, il est l'instrument extérieur de la génération des nouvelles langues, « filles » du latin, non un chaînon dans cette filiation.

Que le français date du seizième siècle : de la renaissance de l'antiquité, de l'hybridation du latin, du grec et du français, du ressourcement à l'origine, du renouvellement de la langue vivante par les langues mortes. Car la vie des langues tient à sa source, jusqu'à parfois la rejoindre. C'est même la spécificité des langues, qui distingue leur devenir du cours naturel des choses : « Les fleuves ne reviennent jamais à leur source ; les mots y reviennent parfois : après un assez long circuit du sens propre au sens figuré et du sens figuré au

17. *Ibid.*, p. 633.

18. *Ibid.*, p. 634.

sens propre, il leur arrive parfois de rentrer dans leur étymologie¹⁹. » Le retour à l'étymon est retour du mot à son sens propre, à sa clarté, transparence et lumière. FIAT LUX, tel est le nom du mot premier, de la première parole d'Adam dans la réécriture hugolienne de la Genèse et de l'Évangile de Jean²⁰. La décadence des langues n'est rien d'autre fondamentalement que l'éclipse progressive de cette clarté originelle des mots.

Les langues, explique Hugo dans [« Les Traducteurs »], ne meurent pas de « l'introduction des idées nouvelles », mais du temps qui les détache de leurs origines : de l'obscurcissement graduel de la transparence qui originellement lie le mot à son étymon, la graphie à sa racine. Les langues meurent quand « la logique de la langue s'altère, les analogies s'effacent, les étymologies cessent de transparaître sous les mots, une orthographe vicieuse attaque les racines irrévocables, de mauvais usages malmènent ce qui reste du bon vieux fonds de l'idiome ». Elles se décomposent d'abord par ce qui les unit le moins fortement à leur origine, les voyelles, la chair des mots, et puis par leur squelette, ces consonnes « qui plus tard aideront à retrouver leur étymologie ». Quand l'ossature consonantique de leurs étymons a disparu, alors les mots se désagrègent.

Cette philosophie relativement tardive de l'histoire des langues rend compte rétroactivement des positions prises par Hugo face à la modernisation de la langue française, très concrètement, dans sa pratique d'académicien, témoin critique de la réforme de l'orthographe que tente de constituer l'Académie française depuis le XVIII^e siècle. Un fragment de *Choses vues* mérite à cet égard d'être cité *in extenso* :

ACADÉMIE FRANÇAISE – SÉANCE D'HIER 23 NOVEMBRE 1843

M. NODIER. – L'Académie, cédant à l'usage a supprimé universellement la consonne double dans les verbes où cette consonne suppléait euphoniement le *d* du radical *ad*.

MOI. – J'avoue ma profonde ignorance. Je ne me doutais pas que l'usage eût fait cette suppression et que l'Académie l'eût sanctionnée. Ainsi on ne devrait plus écrire *atteindre*, *approuver*, *appeler*, *appréhender*, etc., mais *ateindre*, *aprouver*, *apeler*, *apréhender*. Si

19. *Océan – Faits et croyances*, ms. 13 424, f° 39, 115/127, vers 1835, éd. R Jourmet, « Bouquins », vol. « Critique », p. 153.

20. *Les Contemplations*, I, 8, éd. citée, p. 271.

l'Académie et l'usage décrètent une pareille orthographe, je déclare que je n'obéirai ni à l'usage ni à l'Académie.

M. COUSIN. – Je ferai observer à M. Hugo que les altérations dont il se plaint viennent du mouvement de la langue, qui n'est autre chose que la décadence.

MOI. – M. Cousin m'ayant adressé une observation personnelle, je lui ferai observer à mon tour que son opinion n'est à mes yeux qu'une opinion, et rien de plus. J'ajoute que selon moi, *mouvement de la langue* et *décadence* sont deux. Rien de plus distinct que ces deux faits. Le mouvement ne prouve en aucune façon la décadence. La langue depuis le jour de sa première formation est en mouvement ; peut-on dire qu'elle est en décadence ? Le mouvement c'est la vie ; la décadence c'est la mort.

M. COUSIN. – La décadence de la langue française a commencé en 1789.

MOI. – A quelle heure, s'il vous-plaît ? ²¹

Dans la discussion, Hugo ne joute pas avec Nodier, l'étymologiste cratylien du *Dictionnaire des onomatopées*, défenseur militant de la vieille graphie « française », mais avec Cousin, le Cousin toujours « jordonna[ant] et jargonna[nt] à propos de “la langue du grand siècle” » et de sa décadence actuelle²², qui croit, à tort, le repousser dans ses retranchements : la vie de la langue, son mouvement, son énergie, sont pensés par Hugo en termes de ressourcement, de rattachement de l'idiome à ses origines, du mot à sa racine. Or ce rattachement est, on l'a vu, consonantique, mais il est aussi et surtout, dans la pensée de Hugo, graphique. Le cratylisme hugolien fait communiquer les lettres de l'Homme et celles de la Nature, « alphabet des grandes lettres d'ombre »²³. Ainsi, dans ce brouillon de 1846-1847 :

Ne pourrait-on pas [un mot oublié] que les voyelles existent pour le regard presque autant que pour l'oreille et qu'elles peignent des

21. *Choses vues – Le temps présent I*, éd. citée, pp. 837-838.

22. « A l'Académie, en 1844, un jour que M. Cousin jordonnait et jargonnait à propos de la 'langue du grand siècle', M. Royer-Collard l'interrompt : – La langue du dix-septième siècle ! il n'y a ici qu'un homme qui la sache, c'est Monsieur Victor Hugo. Quel dommage qu'il ne veuille pas s'en servir !

Je répondis :

– Monsieur Royer-Collard, je sais en effet la langue du dix-septième siècle, mais je préfère la langue du dix-neuvième. Je ne pense, ni ne parle le passé. »

Océan – Moi, l'amour, la femme, « Moi prose », ms. 13 420, f° 19, vers 1860, éd. citée, p. 265.

23 *Les Contemplations*, I, 13, éd. citée, p. 279.

couleurs ? On les voit. *A* et *i* sont des voyelles blanches et brillantes. *O* est une voyelle rouge. *E* et *eu* sont des voyelles bleues. *U* est la voyelle noire.

Il est remarquable que presque tous les mots qui expriment l'idée de lumière contiennent des *a* ou des *i* et quelques fois les deux lettres²⁴.

Suivent trois listes d'exemples, alignés verticalement, dont la troisième en particulier confirme que c'est bien des lettres qu'il s'agit, non des sons : « rayon / rayonner / éclair, / [...] / braise / fournaise », etc... Ce n'est pas tant le mot prononcé que le mot écrit, et le mot écrit tel que précisément il ne se prononce pas, qui maintient présent en lui le temps originaire et continué du Même, du temps où le mot était, est, la chose :

Il y a un *quid divinum* dans le mystère de la formation des langues. Souvent la configuration du mot, la forme et le choix des lettres révèlent pour ainsi dire le soin d'arrangement d'une intelligence préexistante et contient un sens profond visible pour les seuls rêveurs. Y a-t-il rien de plus saisissant quand on l'examine que cet étrange mot Phœbe presque entièrement composé de pleines lunes, de demi-lunes et de croissants ?²⁵

Moderniser l'orthographe, la rationaliser en la raccordant à la prononciation d'usage, c'est ainsi doublement amputer la langue : l'amputer de son expressivité originaire, et de son historicité. C'est pourquoi Hugo regrette l'ancienne orthographe du mot « trône », mutilée de son H par les rationalisations du XVIII^e siècle²⁶, comme celle du mot « abyme »²⁷, et refuse d'écrire « atteindre ». Moderniser l'orthographe, c'est rendre la langue amnésique. Au reste, Hugo écrit « trône », « abîme », et n'écrit, comme le ferait Nodier, « vers françois » que pour se moquer du rétrograde auquel il s'adresse dans « Réponse à un acte d'accusation »²⁸. La langue qu'il entend écrire,

24. *Océan – Faits et croyances* – « Ceci et cela », ms. 13 423, f° 81, 139/175, 1846-1847 ; éd. citée, p. 210.

25. *Océan – Faits et croyances* – *ibid.*, f° 123bis, 110/156, 1846-1848 ; *ibid.*, p. 216-217.

26. Voir *infra* la citation de la note 38.

27. « Je regrette l'Y de l'ancienne orthographe du mot abîme. Car Y était du nombre de ces lettres qui ont un double avantage : indiquer l'étymologie et faire peindre la chose par le mot :

ABYME»

Océan – Faits et croyances – « Critique », ms. 13 424, f° 95, vers 1850 ; éd. citée, p. 162.

28. *Les Contemplations*, I, 7, éd. citée, p. 263.

c'est bien la langue du XIX^e siècle. Une langue moderne, façonnée pour l'avenir, *et* enracinée.

Ou encore sédimentée. La langue est comme la terre, écrit Hugo dans le livre de « L'argot » : une superposition de sédiments, d'alluvions, et comme telle une profondeur à fouiller, creuser, sonder, chaque nouvelle couche d'idiome recouvrant la précédente sans la détruire. La philologie est une géologie :

[...] pour ceux qui étudient la langue ainsi qu'il faut l'étudier, c'est-à-dire comme les géologues étudient la terre, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on trouve dans l'argot, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des ports de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, du roman dans ses trois variétés, roman français, roman italien, roman roman, du latin, enfin du basque et du celte. Formation profonde et bizarre. Edifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche [...]. Une foule d'âmes mauvaises [...] sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux²⁹.

Ce qui est vrai de cette langue tératologique qu'est l'argot l'est aussi de toute langue : en certains points de sa surface affleure tout son passé de « mixture » au plus loin de ses origines. Sapez les premières couches, et tout s'effondre. Toute rénovation de la langue doit en même temps être une conservation de la mémoire de son passé, « en quelque sorte visible ».

D'où, très concrètement, une méfiance à l'égard des dérives jargonantes du néologisme – les « pierres précieuses » recueillies lors des séances parlementaires de la Seconde République en témoignent³⁰ ; d'où la suspicion à l'égard de la création de mots dans toutes les réflexions théoriques de Hugo sur le devenir des langues – le livre de « L'argot » des *Misérables* faisant seul exception³¹ ; d'où

29. *Les Misérables*, IV, 7, 2, éd. citée, p. 781.

30. Citons parmi ces « pierres précieuses » la plus comique, parce qu'elle vient d'un néologue impénitent : « M. DE LAMARTINE (sur les deux chambres) : – Je retrouve partout en France cette même fugitivité, cette même passagèreté, cette même viagèreté ». *Choses vues – Le temps présent* III, 1848 – Septembre, Octobre, éd. citée, p. 1080.

31. Le premier mode de formation de l'argot, qu'évoque en effet Hugo au chapitre « Racines », est celui de « la création directe des mots ». Mais très précisément, ce procédé, loin de faire de l'argot une langue artificielle, le rapproche des langues primitives : « Peindre par des mots qui ont, on ne sait comment ni pourquoi, des

une pratique certes relativement fréquente du néologisme, mais du néologisme plutôt construit sur le radical archaïque – « fulguration » par exemple³² – que sur le tronc moderne du lexique.

D’où enfin, chez ce prophète de la République universelle, l’absence de toute utopie linguistique, qui serait comparable à la caractéristique leibnizienne ou à l’espéranto, au profit d’une réflexion sur la langue française comme langue de l’avenir, et plus généralement d’une pensée de l’Histoire de la langue comme tradition, ou encore comme processus de novation par involution vers ses racines. Le modèle organique invalide toute utopie artificialiste de la langue de l’avenir. Un mot sans racine, est, on l’a vu, un vocable mort : en son étymon, le mot conserve la souvenir de sa première transparence, de son origine qui le fonde en nature, *et* de son historicité. Le mot est mémoire : espace lisible de sa propre Histoire, il trace en lui-même le mouvement qui le relie à son origine à la fois mystérieuse et jamais perdue – jamais perdue parce que loin d’être un point de fixation, elle contient en elle-même le principe de son devenir. Car l’origine est moins un instant qu’un processus toujours déjà engagé, et le premier mot d’Adam est « l’aîné » de la lumière dans la Genèse que réécrit le poète des *Contemplations*³³. L’Histoire des langues est un processus de composition-décomposition jamais commencé et toujours déjà là, sans bords, et l’énergie originaire est toujours réinvestie. La langue a toujours déjà commencé, et recommence. « Rien n’est fini » :

... Pour le livre que je veux faire sur la langue primitive. Z lettre mystérieuse. La dernière de l’alphabet. La route est faite. La marche est terminée. *Sedere*. S’asseoir. S’asseoir n’est pas s’endormir. *Zed* devient *sed* et signifie *Mais*... Rien n’est fini³⁴.

figures. Ceci est le fond primitif de tout langage humain, ce qu’on en pourrait nommer le granit. L’argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans analogies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois hideux, qui ont une singulière puissance d’expression et qui vivent. » (*Les Misérables*, IV, 7, 2 ; éd. citée, p. 782). Sans étymons ni dérivés, hors de la chaîne des temps, ces mots ont la puissance des langues primitives, immédiates à elles-mêmes, étant absolues.

32. *Les Travailleurs de la mer*, II, III, 6, éd. citée, p. 263.

33. Voir ci-dessus note 20.

34. *Océan – Plans et projet* – « Tas de pierre – plans et projets », ms. 24 798, f° 307, 92/149, vers 1875 ; éd. citée, p. 509.

La langue ne va, ne vit qu'enracinée. L'origine est motrice. Et c'est l'archaïsme, plutôt que le néologisme, qui lui donne son mouvement³⁵. Ainsi, écrit Hugo dans « But de cette publication », de la langue du XVI^e siècle, ce limon si riche d'où naît la langue française, embourbé et fécondé par « ces deux langues mortes, la latine et la grecque, [qui] y ont si brusquement vidé leur vocabulaire » ; ainsi de celle du XIX^e siècle, qui s'est mêlée « à la fange féconde des vieux mots du seizième siècle » :

La langue a été retrempee à ses origines. Voilà tout. Seulement, et encore avec une réserve extrême, on a remis en circulation un certain nombre d'anciens mots nécessaires ou utiles. Nous ne sachons pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or, ce sont les mots nouveaux, les mots inventés, les mots faits artificiellement qui détruisent le tissu d'une langue. On s'en est gardé. Quelques mots frustes ont été refrappés au coin de leurs étymologies. D'autres, tombés en banalité, et détournés de leur vraie signification, ont été ramassés sur le pavé et soigneusement replacés dans leur sens propre.

La langue du XIX^e siècle est la langue d'une nouvelle renaissance : elle interrompt le cours de la « filtration »³⁶ de la langue « parfois chargée, bourbeuse et obscure » du XVI^e siècle par les siècles de Racine et de Voltaire, « fait infuser Ronsard dans cet idiome affadi », se charge des vieux mots de la Renaissance comme cette dernière s'était lestée des vocables antiques.

Ce retour n'est cependant pas un retour au même, ni même un retour à l'époque heureuse où Régnier³⁷ épurait la langue de Ronsard sans la décolorer, l'affadir, l'émasculer³⁸. Les *ricorsi* de la langue

35. A faire le décompte, on trouverait en effet sans doute beaucoup moins de néologismes que d'archaïsmes dans le style hugolien.

36. La mise en récit de cette « filtration », d'abord heureuse du temps de Régnier, puis appauvrissante du temps où Boileau et Racine décidèrent « à tort selon nous, pour Malherbe contre Régnier », enfin nécessaire et désastreuse, quand il fallut au grand XVIII^e siècle philosophique une langue prosaïque, cette mise en récit suit d'assez près celle de *L'Introduction au choix des poésies de Ronsard* de Sainte-Beuve, que Nerval a fait paraître en 1830. Rappelons que Sainte-Beuve lui-même, dans son *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*, aboutit à une défense et justification de l'épuration malherbienne.

37. « Si les langues se fixaient, ce qu'à Dieu ne plaise, la langue française aurait dû en rester là. C'était une belle langue que cette poésie de Régnier, que cette prose de Mathieu ! » (« But de cette publication », éd. citée, p. 53).

38. Toute l'Histoire de la langue de France, comme de sa littérature, est, jusqu'à la révolution romantique, l'Histoire d'une mutilation, et partout affleure chez Hugo

obéissent à une logique qui n'est pas de restauration, mais de progression, sur le modèle de la croissance de l'organisme vivant, qui tire son énergie de ses racines. Son énergie, et sa clarté, son évidence poétique, les mots rendus à leur sens propre, la raison des choses tirée de celle des mots³⁹, les signes retrouvant leurs figures⁴⁰, transparents à eux-mêmes, laissant apparaître le « *quid divinum* » lové en toute langue, le point où elle semble rejoindre le Verbe, dans un présent qui rassemble le plus lointain de son passé mais aussi de son avenir. La rêverie primitiviste est chez Hugo une pensée de l'avenir en germe dans le présent, et toute rupture, toute novation est à la fois retour à l'origine et conservation de tout le passé, de toute la tradition. La langue du XIX^e siècle « a été retrempe à ses origines », mais tout en conservant l'Histoire qui la sépare de – et la joint à – celle-ci, tirant « mille ressources [...] de la mise en commun du fonds des trois langues qui l'ont précédée et qu'elle multiplie les unes par les autres »⁴¹. La source est ressource : les origines ne sont pas un point fixe qui riverait la langue dans une immobilité nostalgique, mais un moteur trans-temporel. Le premier mot d'Adam, disant à la lumière qu'il est son aîné, dit qu'il a toujours déjà existé, comme il existe au présent de la réactualisation lyrique de son dire⁴².

Cette formidable retrempe dans les origines est un « progrès » – le mot est employé au début et à la fin du long développement que consacre « But de cette publication » à l'Histoire de la langue française⁴³. Progrès dialectique, puisque cette langue, à nouveau poétique comme l'étaient celles de Ronsard et de Régnier, conserve en

le lexique de la castration, quelle que soit la date assignée au désastre. Ainsi dans ce fragment d'*Océan* : « Les mots ont une figure. Bossuet écrit thrône, selon cette magnifique orthographe du dix-septième siècle que le dix-huitième a si sottement mutilée, écourtée, châtrée. Oter l'h du *thrône*, c'est en ôter le fauteuil. / H majuscule, c'est le fauteuil vu de face, h minuscule c'est le fauteuil vu de profil » ; *Océan – Faits et croyances* – Critique, ms. 13 424, f° 37, 115/215, 1846, éd. citée, p. 153.

39. « Chose remarquable. – *rex* engendre *regere*, qui engendre *rectum* qui engendre *directum* qui engendre *droit*. Ainsi, étymologiquement, *droit* et *roi* ont la même origine. Les mots donnent souvent la raison des choses. » *Choses vues – Le temps présent*, V, 1849-1851 – Fragments sans date, éd. citée, p. 1246.

40. Voir la citation de la note 38.

41. « But de cette publication », éd. citée, p. 55.

42. Voir note 33.

43. « Sous ce rapport [celui des « questions de forme, de langage et de style »], le progrès est sensible en France depuis dix ans. » (éd. citée, p. 52) ; « Ceci une fois posé et admis, nous croyons que désormais tous les progrès de forme sérieux qui seront dans le sens grammatical de la langue doivent être étudiés, applaudis et adoptés. » (éd. citée, p. 55).

les subsumant « la grâce et la naïveté des allures comme au seizième siècle, la fierté des tournures et la phrase à grands plis comme au dix-septième siècle », « le calme, l'équilibre et la clarté comme au dix-huitième ». Là où la *Préface de Cromwell* pensait la succession des idiomes français, du XVI^e au XVIII^e siècles, en termes d'oscillation, discontinuité, substitution⁴⁴, « But de cette publication » introduit un double mouvement, qui permet d'intégrer Révolution et tradition : la langue du XIX^e siècle rompt avec les précédentes, en se ressourçant dans ses origines, mais pour les conserver, utiliser pour elle-même leurs ressources. Solution non pas éclectique, mais bien dialectique, parce qu'elle passe par la conservation *et* par la rupture – l'engagement polémique contre la langue morte, figée, que professe « certaine école contemporaine » – entendons le néoclassicisme. Cet engagement polémique débouche sur un appel à la jeune génération littéraire : qu'elle travaille, comme elle l'a déjà commencé, le style, cette « clef de l'avenir »⁴⁵. Pas de formation linguistique qui ne soit une création stylistique. Le travail du style, par quoi l'écrivain accède à une connaissance entière de sa langue, pour en relancer le devenir.

L'Histoire de la langue, des langues, si on la compare à l'Histoire globale des phénomènes humains telle que la conçoit Hugo, a ainsi deux particularités essentielles : la première, c'est qu'elle est, patois et argot mis à part, le produit de l'action individuelle. La langue française de la seconde moitié du XVI^e siècle, c'est, selon les textes, celle de Montaigne ou de Ronsard, non de la société dans laquelle ils vivaient. Le collectif n'est pas une force agissante dans la formation des langues, celle-ci étant l'œuvre des grands écrivains, plus accessoirement des traducteurs, non du peuple, ou de l'Homme, et pas même, comme on pourrait s'y attendre, du siècle. La responsabilité du grand écrivain est précisément, à l'inverse, de donner une langue à son temps, en trouvant son style. Cette importance conférée au style rejoint la seconde spécificité des langues dans leur historicité : celle

44. « La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer : elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que les idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? cela est fatal. » *Préface de Cromwell*, éd. citée, p. 30.

45. « But de cette publication », éd. citée, p. 56.

d'être habitée par les traces d'une origine qui est moins un segment temporel, le premier, que la source permanente d'une force en devenir. Cela parce que le style est originalité – création trouvant son origine en elle-même, jouant à chaque mot l'œuvre des grands commencements – ; cela parce que « le style, c'est le mot fait âme ; le style, c'est le langage fait verbe »⁴⁶. Depuis le commencement le mot est le verbe⁴⁷. A charge aux grands écrivains de faire en sorte que les mots de la langue de leur époque continuent à révéler la « toute-puissance immense »⁴⁸ de leur indivision. La question philologique est, dans son historicité même, métaphysique. Et vice-versa, la question philologique est, dans sa dimension ontologique, historique.

46. *Mes Fils*, édition B. Leuilliot, « Bouquins », vol. « Politique », p. 51

47. Voir le dernier vers de la « Suite » de « Réponse à un acte d'accusation » : « Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu » (*Les Contemplations*, I, 8, éd. citée, p. 271).

48. *Ibid.*, p. 270.